



**FOR THIS IS  
MY BODY**  
UN FILM DE PAULE MURET

CARL BARÂT  
THIBAUT DE  
MONTALEMBERT

AUDREY BASTIEN  
FANNY ARDANT

## PAR FRANCIS REUSSER

«*Ceci est son corps*», je risque cette paraphrase du titre: de quel corps s'agit-il? De celui de Carl Barât le rocker au visage christique, rappelant la figure du *Gesù Cristo* de Pasolini et son *Vangelo secondo Matteo*? Celui de la jolie adolescente blonde folle d'amour, victime sacrificielle et consentante dès le premier plan? Ou de celui de la cinéaste elle-même, incarné dans ce récit sans compromis ni allégeance aux idées dominantes, imposant un féminin *singulier* jusqu'à l'outrance, faisant fi des bonnes manières et des compromis en vogue, s'agissant du discours amoureux, *partageux*, égalitaire et sans saveur?

Le film de mon amie Paule Muret fait mal par où il passe, mais c'est un mal nécessaire, utile, dans un temps où le conflit, la violence des corps entrechoqués relève le plus souvent de la marchandise sexuée, de

la viande humaine chère au peintre Bacon, plutôt que d'un désir d'absolu amoureux. Paroles, lèvres, regards confondus, proximités physiques mêlant transpirations, parfums des chairs, miasmes masculins des lendemains de concert, retours des ténèbres de foules en adoration virtuelle, sont dans ce film calme aux lumières d'aquarelles où le *cyan* domine (Renato Berta, le patron des lumières n'y est pas pour rien) des ingrédients rudes à digérer parfois. C'est que le cinéma n'est pas fait seulement pour rassurer l'humain, pour lui donner à voir ce qu'il reconnaît. Il nous oblige quand les cinéastes font leur boulot, à affronter le manque: ici, la *star*, il en est une au propre et au figuré, qui ne supporte plus une solitude qu'il ne peut partager avec l'autre que dans la douleur du rejet ou dans les bras complices d'une *fan* qui ne calcule rien, elle. Cette danse du *je veux / tu ne veux pas / je veux aussi*, se

termine mal, forcément. Un rocker adulé ça ne rigole pas avec l'adolescence angélique. Il connaît bien ce refrain complice des bains de foule, Carl, «*on t'aime Barat!*», ça ne l'impressionne plus cette adoration collective, il doit s'aimer lui-même, c'est pas de la tarte, ou alors, il lui faudrait de l'aide, au bon endroit, au bon moment, juste le temps qu'il faut pour rester en vie tout au long d'un jour et d'une nuit. C'est trop demander à une jeune fille si blonde, telle la *Bombshell* Diana Dors qu'elle a gardée au chaud dans sa mémoire d'ado.

Le soir d'un ultime concert, il la supplie Carl, il évoque la foule qui s'impatiente, il chuchote à l'oreille de son amoureuse trop jeune «*Ils sentent la peur ça les excite, mon ange, toi qui as attendu toute ta vie, ne me laisse pas entre leurs mains, tu vas pouvoir viser le fauve entre les deux yeux et le laisser à terre*».

Elle n'en fera rien l'éperdue, elle fera pire, mais ça, c'est aux spectateurs/acteurs, *choeur* involontaire de la tragédie de le dé-

couvrir et le partager. Ou de fuir l'absolue violence assumée de ce désordre amoureux, nourri de la musique au style rocailleux de l'immense co-leader de *The Libertines*, ce groupe qui porte un nom prédestiné. Il avait pourtant annoncé la couleur quelques années plus tôt en chantant en duo avec Vanessa Paradis *The Dark, It Comes* dans un dernier couplet bluesy :

*J'étais seul et elle n'était rien pour moi,  
comme une espèce de bougie,  
j'étais trop ivre pour voir ma douceur,  
j'étais juste un garçon et maintenant je  
suis un tueur, ma vie est détruite.*

Francis Reusser-Langin

## PAR BUTSY

Que reste-t-il de la mythologie rock une fois les guitares débranchées ? D'*Almost Famous* à *I'm Not There*, les films et documentaires se posent inlassablement la question : la même que la groupie qui vient de passer la barrière des loges. On veut voir l'envers du décor, partager l'intimité de l'artiste, percer le secret de la création, le frisson de goûter au fruit défendu en prime. Bienvenue dans la chambre interdite : on y perd toujours quelque chose.

Relation emblématique du rock, éphémère comme un concert, sexuelle, codifiée, la rock star et la groupie sont deux archétypes, chacun visant d'une certaine façon à conforter l'autre dans son rôle. Elle est là pour adorer, pur vide cherchant à être rempli, priée de dégager le lendemain matin, il est là pour une nuit, pas plus, et mépriser dès qu'il a donné ce qu'il avait à donner,

sauveur bancal voué à être remplacé par le prochain chanteur qui passe en ville. Pas ici.

« C'est ma vie », a déclaré Carl Barât à la lecture du scénario de *For This Is My Body* ... Impliqué dans ce premier grand rôle au cinéma au point d'avoir écrit toute la musique, le coleader des Libertines campe avec grâce et justesse un Dieu sur le départ qui n'a rien à donner et n'essaie même pas de le faire croire, un vampire épuisé par la solitude et la descente sous les dehors avenants d'un Jim Morrison qui s'est trompé de siècle. Harcelé par les fans, il jalouserait plutôt l'infini des possibles qui s'offrent à la blonde groupie qu'il avait oubliée dans son lit avant d'avoir besoin d'une béquille pour aller pisser : à peine majeure, des bijoux en toc sur une nuisette, une flasque d'alcool en réserve dans son sac, l'élue d'une nuit

(Audrey Bastien, parfaite) se dévoue, archi prête à jouer à la Marie-Madeleine comme lui joue au Christ dans une parodie de Passion due à une bonne gueule de bois. En toute logique, l'histoire devait s'arrêter là, au-dessus des toilettes, mais il veut rester le Christ, refuse de rester seul et elle ne peut pas laisser passer sa chance, on devine vite qu'il est tout pour elle.

Bien sûr, ils ne peuvent que se croiser : le monde réel est dangereux pour la rock star qui s'y fait traquer comme un animal lors de séquences hallucinées – seule Fanny Ardant, alter ego de la réalisatrice, lui souffle quelques mots de sympathie lors d'une élégante apparition – le monde du rock dangereux pour la groupie, qui y risque toutes ses illusions, et on verra à quel point. Mais chacun a identifié chez l'autre le même manque, le désir de plénitude qu'ils prennent, chez l'autre, pour du plein, et commence une vampirisation réciproque qui durera vingt-quatre heures, pas plus.

Ici, le glamour est réduit à quelques accessoires, lunettes noires et ceinture cloutée pour l'un, chevelure platine et bijoux rock'n roll pour l'autre, ils n'ont qu'une bouteille pour deux, plus de drogue, pas de noms. Un corps, et encore, tout juste... Le reste, il faut le voler ou l'inventer. Le véritable sujet du film, c'est le dénuement et l'isolement : hors du temps, Paule Muret filme superbement les errances de ses personnages et leur désarroi existentiel. Si leurs mondes ne peuvent se rencontrer, les deux anti-héros ne parviennent pas davantage à vivre dans celui qui leur est réservé. « Je n'ai que mon imagination », fait-elle dire à la groupie.

Paule Muret signe un film sur la musique du diable qui ne parle pas de rock mais de foi, un film contemplatif sur le temps qui presse, un film sur une relation amoureuse sans vraie scène d'amour, sur l'addiction et le manque sans drogue. Il est question d'amour impossible, de pacte faustien, de délaissement et de désespoir, mais aussi de création, cet élan qui n'arrive plus à animer le musicien mais enthousiasme encore et

toujours la groupie. La création est la seule vraie chambre interdite : jamais montrée, jamais mentionnée, pourtant c'est le moteur.

A la fois lien indéfectible et barrière entre les deux protagonistes, la musique est le point de départ et d'arrivée du film, et on a rarement filmé un concert de manière aussi vitale qu'ici, la caméra adoptant le point de vue de la jeune héroïne pour transporter le spectateur au premier rang. Reste que le rock est surtout un prétexte, choisi pour les variations qu'il permet sur la célébrité, l'artiste maudit, la jeunesse et son jusqu'au-boutisme, la possibilité qu'il offre d'échapper au monde et au temps le temps d'une chanson au moins... en revanche, c'est un film rock, urgent et désespéré, un hom-

mage au pouvoir salvateur de la musique et de la pulsion créatrice, à la groupie qui veut y croire dur comme fer, au rockeur lassé de tout qui finit toujours par monter sur scène, dans un éternel recommencement, pour la postérité. Résistant à tous les poncifs, un hymne au désir d'absolu.

*Busty*

Depuis 2004 journaliste pour *Rock&Folk*.